

# Histoire et roman au XVIIe siècle : la querelle des théoriciens. Polémique stérile ou débat fécond ?

**Didier Masseau**

DANS **DIX-SEPTIÈME SIÈCLE** 2010/1 n° 246 , PAGES 163 À 176

ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0012-4273

ISBN 9782130577126

DOI 10.3917/dss.101.0163

Date de mise en ligne : 01/03/2010

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2010-1-page-163?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Histoire et roman au XVII<sup>e</sup> siècle : la querelle des théoriciens. Polémique stérile ou débat fécond ?

Si le roman et l'histoire entretiennent des relations complexes au XVII<sup>e</sup> siècle, c'est, entre autres causes, parce qu'ils n'appartiennent ni l'un ni l'autre à un genre clairement constitué et que leur territoire respectif est mal balisé. L'histoire entend faire revivre le passé, entretenir une mémoire mais, relevant traditionnellement des belles-lettres, elle vise aussi à plaire au lecteur, en usant de tous les attraits de la rhétorique. Nombreux sont les historiens qui entendent pratiquer leur discipline comme un art<sup>1</sup>. Les fonctions attribuées à cet objet que nous appelons « histoire » sont multiples. Certains souhaitent seulement encadrer ou faire revivre la pensée des historiens de l'Antiquité<sup>2</sup>, d'autres s'appuient sur le passé pour construire une théorie politique ou juridique, défendre le pouvoir en place ou légitimer la position d'une famille princière. Quant au roman, il représente une catégorie dépréciée par les doctes, et se situe au plus bas de la hiérarchie des genres, alors même que sa production ne cesse d'augmenter, et qu'il trouve un accueil toujours plus favorable auprès d'un public mondain. La situation se complique encore, lorsque la philosophie cartésienne met en cause la démarche historique, toutes tendances confondues : s'appuyant sur des fondements fragiles ou invérifiables, confondant rumeur et fait rationnellement

---

1. Jean Bodin serait un des premiers à avoir affirmé qu'il ne voulait pas d'une histoire où la vérité serait sacrifiée à la quête de l'agrément littéraire. Voir sur ce point Claude Dulong, *L'Abbé de Saint-Réal. Étude sur les rapports de l'histoire et du roman au XVII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1921], p. 21-22, n. 3. Dans son *Methodus*, Bodin préconise la nécessité d'un recensement et d'une identification des sources. À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du siècle suivant, une part de la tradition érudite, dans le sillage, par exemple, de Pierre Pithou et de Jean du Tillet, soucieuse d'enquête documentaire, œuvrerait dans une optique gallicane. Voir Emmanuel Bury, « La tradition gallicane : les historiographes et l'érudition en France (fin XVI<sup>e</sup> - milieu XVII<sup>e</sup> siècle) », dans Chantal Grell (dir.), *Les Historiographes en Europe de la fin du Moyen Âge à la Révolution*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 315.

2. Dans *Les Historiographes en Europe de la fin du Moyen Âge à la Révolution*, *op. cit.*, Chantal Grell rappelle que le mot « histoire » est ambigu dans la langue française qui utilise un même mot, alors que les Anglais distinguent *history* et *story* (Introduction, p. 9). On notera que les principaux théoriciens du roman de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du siècle suivant se sont toujours intéressés à l'histoire et n'ont cessé de comparer les mérites respectifs des deux genres.

prouvé, elle tourne le dos à la vérité que seule peut atteindre une approche métaphysique, par essence détachée, réfléchissant constamment aux voies donnant accès à la vérité. Quant à l'imagination triomphante dans l'œuvre romanesque, elle est à la fois accusée par les philosophes (la « folle du logis » selon Malebranche), et la tradition chrétienne (une des puissances trompeuses selon Pascal) de consacrer le triomphe de l'erreur et du mensonge ou de plonger le public dans l'illusion et la frivolité. Tous ces faits sont connus. On a souvent étudié les relations entre l'histoire et le roman, pour relever les impasses d'un débat biaisé, finalement circulaire<sup>3</sup> : certains romanciers récusent l'histoire, tout en prétendant s'approcher au plus près de la vérité, des historiens défendent la légitimité de leur discipline et entendent s'appuyer sur les grands historiens de l'Antiquité, mais ne pourraient manquer d'altérer les faits et même, dans certains cas, de succomber au romanesque le plus débridé.

La question pourtant est moins rhétorique qu'elle n'en a l'air car, à l'occasion de ces débats parfois stériles, convenons-en, s'élabore, au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle, une réflexion nouvelle sur l'essence du roman, sa finalité profonde, sur les relations entre la représentation du privé et du public, infléchissant la conception même de l'imaginaire romanesque, et impliquant de nouvelles modalités de lecture. Au départ, notons l'immense intérêt du public pour l'histoire et en particulier pour celle qu'offrent les historiens de l'Antiquité, les Thucydide, les Tite-Live et les Tacite, lus et commentés dans les collèges. Des esprits aussi divers que Gomberville, Jean de Silhon ou La Mothe Le Vayer<sup>4</sup> font de l'histoire un territoire de l'éloquence. Au-delà des innombrables querelles entre doctes et romanciers sur son emploi dans une œuvre littéraire, l'histoire antique constitue un des piliers fondamentaux de la culture, une référence incontournable témoignant, dans une optique humaniste, de la continuité des générations, mais aussi un tremplin pour l'imaginaire, un fonds inépuisable dans lequel les auteurs de toute obédience puisent abondamment pour isoler des grands moments du passé national, représenter les figures des souverains ou celle des conquérants célèbres, privilégier aussi des épisodes glorieux destinés à s'inscrire dans la mémoire du lecteur. Or, dans les années 1660, un romancier poursuivant la tradition héroïque comme La Calprenède entend bien faire concurrence à un historien comme Mézeray, en se situant quasiment sur son propre terrain. Celui-ci avait fait paraître entre 1643 et 1651 sa célèbre *Histoire de France depuis Faramond jusqu'au règne de Louis le Juste*. En 1661, le romancier publie *Faramond ou l'Histoire de France*. Refusant le titre de roman, il aspire à se démarquer « des romans, comme les Amadis, et autres semblables dans lesquels il n'y a ni vérité, ni vraisemblance, ni charte, ni chrono-

3. Georges Forestier, « Littérature de fiction et histoire au XVII<sup>e</sup> siècle : une suite de raisonnements circulaires », dans Gérard Ferreyrolles (dir.), *La représentation de l'histoire au XVII<sup>e</sup> siècle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1999, p. 124-137.

4. « Or tous les maîtres ont convenu que l'histoire estoit une des principales parties de l'art oratoire, *opus oratorium maxime*, dit Cicéron... Aussi voyons-nous qu'elle fait des harangues qui ne cèdent en rien à celle de la rhétorique... L'historien a encore cela de commun avec l'orateur qu'il est pathétique, et esmeut souvent les affections comme luy... Mais l'historien ne doit pas seulement orner son stile de l'éloquence oratoire, il faut qu'il se serve encore de l'éloquence poétique. Quintilien dit pour cela que l'histoire est si voisine de la poésie qu'elle est un poème libre et sans contrainte... En effect l'histoire nous représente les choses avenues et véritables, du mesme air à peu près que la poésie nous dépeint les possibles et les vraisemblables », cité par Claude Dulong, *op. cit.*, p. 23.

logie », tout en s'autorisant des « histoires embellies de quelque invention, et qui par ses ornemens ne perdent peut-être rien de leur beauté »<sup>5</sup>. En bref, La Calprenède rassemble tous les arguments possibles pour défendre la fiction héroïque : en vertu de l'incontournable aristotélisme, il vise à respecter le principe de vraisemblance, en rompant résolument avec le merveilleux des romans de chevalerie. Comme le veut Aristote, il montrera ses talents par l'habileté de l'*inventio* et le choix des ornements. Mais une telle démarche esthétique ne doit nullement nuire à la quête de la « vérité ». Maintenant une confusion volontaire et ambiguë entre ce que nous pourrions appeler « la vérité romanesque » et la « vérité historique », La Calprenède s'écrie : « Il n'y a rien contre la vérité, quoi qu'il y ait des choses au-delà de la vérité ; mais il n'y a aucun endroit, dans lequel on me puisse convaincre de mensonges, et que par toutes les circonstances de l'histoire, je ne puisse soutenir pour véritable quand il me plaira. Aussi s'est-il trouvé plusieurs personnes qui ont fait le même jugement, et qui m'ont regardé comme un homme mieux instruit des affaires de la cour d'Auguste, et de celle d'Alexandre que ceux qui ont simplement écrit leur histoire »<sup>6</sup>. Le romancier entend donc à la fois se soumettre au principe inviolable selon lequel l'artiste doit mettre en scène une vérité épurée, tout en respectant, quand il le souhaite, dans l'évocation « des circonstances », la vérité factuelle. Ce faisant, il affirme que sa démarche est plus riche de sens et même plus nourrie en informations que celle de l'historien qui se contente d'une vérité nue, sèche et plate. Poursuivant l'argumentaire esthétique propre aux belles-lettres, La Calprenède entend raffiner encore sur la vraisemblance, conçue comme l'art de ne pas heurter les représentations et les opinions communes du public. Il affirme avoir choisi à dessein une époque obscure, parce que les personnages historiques qui lui appartiennent étant moins connus des lecteurs, il peut se permettre de développer l'invention avec plus de liberté que s'il évoquait une période plus connue<sup>7</sup>.

Les différentes conceptions de l'histoire, ses visées multiples et la diversité des publics auxquels elle s'adresse, ajoutent encore aux difficultés et contribuent à brouiller les pistes. Mézeray est le représentant exemplaire d'une tradition historique. Historiographe de France<sup>8</sup>, il sert sans détours les intérêts de la monarchie absolue. Dans son impressionnante *Histoire de France depuis Faramond jusqu'au règne de Louis le Juste*, il exalte la gloire des souverains qui, par leur courage, ont illustré leur pays. La somptuosité de l'ouvrage est à la mesure de la grandeur du projet : illustré des portraits au naturel des rois, des reines et des dauphins, il est accompagné d'un recueil de médailles qui « ont été fabriquées sous chaque Règne ». L'inscription gravée qui accompagne la narration vise à fixer par une image immobile la grandeur

5. La Calprenède, *Faramond ou l'histoire de France*, Paris, Antoine de Somaville, 1661, « Au lecteur », non paginé.

6. *Ibid.*

7. Il peut alors conférer à ses héros des qualités qui éclateront dans toute leur beauté « sans être offusquez par une plus grande lumière, comme celle des Césars, et des Alexandres qui attachoient à eux toute la terre » (*ibid.*).

8. Le titre d'historiographe de France est plus prestigieux que celui d'historiographe du roi. Voir Chantal Grell, « Les historiographes en France XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles », dans Ch. Grell (dir.), *Les Historiographes en Europe de la fin du Moyen Âge à la Révolution*, op. cit., p. 130.

des différents règnes. Fruit du travail, du temps, et d'une grande dépense, l'œuvre se présente comme un monument précieux de l'histoire du livre, et conjointement comme une histoire totale de la monarchie : « Toutefoix dans si peu d'espace j'ay entassé sans confusion l'Histoire entière de cette Monarchie, ses guerres au-dedans et au-dehors, ses révolutions, les conseils de ses Princes, les mœurs de ces peuples, ses coutumes et ses lois, ses dignitez et ses charges, l'origine de ses plus nobles maisons, les plus célèbres fondations de ses temples et de ses villes ; enfin le sommaire de toutes les principautez et souverainetez qui en dépendent ou qui l'avoisinent »<sup>9</sup>.

Comme d'autres historiens du XVII<sup>e</sup> siècle, Mézeray veut se plier pleinement à l'art d'agréer. Visant à édifier le lecteur, mais aussi à le séduire et à le distraire, il attribue un rôle central à la question esthétique. Renonçant à la disposition par chapitres et sections, il estime qu'une seule coulée narrative rendra moins long le temps de la lecture et fera mieux accepter une lourde somme d'informations. Pour agréer le récit, et procéder à d'indispensables variations, le narrateur ne manquera pas d'introduire des pièces d'éloquence : les princes et les grands seigneurs, transformés en héros, prendront la parole, faisant oublier quelques instants au lecteur l'aridité des récits de batailles<sup>10</sup>. Mézeray ne cache pas que, dans de tels passages, il prendra des libertés avec les faits historiques, mais, ajoute-t-il, ces pièces d'éloquence satisferont au plus haut point la visée esthétique qu'il se propose d'atteindre. Enfin, tout en affirmant s'appuyer sur les meilleurs auteurs, le narrateur s'abstiendra de citer ses sources, car de telles allégations auraient altéré, dit-il, l'unité stylistique de l'œuvre. On le constate, l'historiographe de France, n'entend rien sacrifier aux principes du goût. L'exactitude factuelle ne représente nullement une priorité, bien qu'il affirme, de manière assez vague, respecter le plus souvent « la vérité ». Le jésuite Gabriel Daniel, nommé historiographe de France en 1713, accusera Mézeray d'avoir privilégié l'*inventio* aux dépens de cette même vérité. Dans son *Abrégé de l'histoire de France*, il entend lier ensemble les faits, s'étendre davantage sur les négociations importantes, entrer dans les détails des grands événements, autant de fins que Mézeray n'aurait pas poursuivies. Dans son *Histoire de la milice française*, il limite sa tâche à un sujet plus circonscrit, l'histoire militaire :

Je ne prétens pas donner ici un ouvrage tout à fait aussi attachant que le pourroit être une histoire remplie de grands événements et d'épisodes rangez avec art pour tenir toujours le lecteur en haleine et dans l'impatience d'en voir le dénouement. Celle-ci est d'un caractère fort différent. C'est une histoire instructive qu'on pourra trouver curieuse et agréable par d'autres endroits, et où la nouveauté du sujet, la dignité, la variété jointe à l'ordre qu'on a tâché d'y mettre, auront peut-être de quoi plaire.<sup>11</sup>

9. Mézeray, *Histoire de France depuis Faramond jusqu'au règne de Louis le Juste*, Paris, 1685, préface, p. 3 (1<sup>re</sup> éd., 1643-1651).

10. « Les Princes et les grands Seigneurs y haranguent à propos, tant pour embellir de quelque ornement plus magnifique, l'Histoire, dont le style est de soy simple et naturel, que pour délasser aussi par ce rafraîchissement, le lecteur fatigué de suivre toujours une armée par des païs ruinez et déserts » (*ibid.*, préface non paginée).

11. Gabriel Daniel, *Histoire de la milice française et des changemens qui s'y sont faits depuis l'établissement de la monarchie française dans les Gaules jusqu'à la fin du règne de Louis Le Grand*, Paris, Denis Mariette, 1721, préface non paginée.

Moins étendue quant à son objet, l'histoire peut alors se montrer plus érudite, entrant davantage dans le détail des faits et approfondissant les causes des événements. Se rapprochant de l'esprit de curiosité, l'historien mise sur l'incident inattendu, sur la nouveauté pittoresque, susceptible d'éclairer tout un pan du passé. En voulant procéder à une histoire développée des « usages », en complétant celle des faits militaires, et en multipliant les comparaisons avec les mœurs contemporaines, le P. Daniel tend davantage que Mézeray vers l'histoire moderne. On rend hommage à l'éloquence de Mézeray, mais on l'accuse de trahir la vérité historique. À l'inverse, on sait gré au jésuite d'avoir rectifié, dans son *Histoire de France*, les fautes du précédent, mais on lui reproche alors la faiblesse de son style et on estime que ses tableaux ne sont pas assez suggestifs pour toucher les lecteurs<sup>12</sup>. Entre souci artistique et véracité historique, le dilemme semble indépassable !

Pour apprécier les méthodes historiques et les finalités des projets, il faut bien sûr considérer leur destination. Mézeray, dans son *Histoire de France depuis Faramond*, vise essentiellement un public mondain, tandis que Daniel s'adresse aux gens de guerre dans son *Histoire de la milice française* et tente, sans doute, de toucher aussi des lecteurs plus savants. Il prétend néanmoins s'adresser aussi « à toutes les personnes qui veulent savoir plus à fond l'histoire de France »<sup>13</sup>. À cet égard il n'est pas fortuit que Mézeray cherche l'origine de celle-ci dans ce héros mythique qu'est Faramond, tandis que Gabriel Daniel, davantage épris d'exactitude historique, abandonne ce fondement légendaire au profit de Clovis. Un dernier point bien connu de l'historiographie du XVII<sup>e</sup> siècle est, bien sûr, la question morale. Comment concilier le désir d'approcher de la « vérité » et le souci plus ou moins affirmé de tirer une leçon du passé converti en récit ? L'évocation des moments les plus sombres de l'aventure humaine et celle des conduites les plus indignes, qui jalonnent l'histoire du passé national, auront-elles un rôle dissuasif ou incitatif ? Pour les historiens qui destinent leur ouvrage à l'éducation des princes, la réponse est claire. Il ne faut pas hésiter à écarter les faits susceptibles d'exercer une mauvaise influence sur le futur souverain. L'utilité morale du récit historique l'emporte nettement, au XVII<sup>e</sup> siècle, sur le souci d'exactitude documentaire et ceci pour de multiples raisons : l'historien rassemble un ensemble de faits mémorables convertis en exemples permettant au jeune prince de se construire et, finalement, d'exercer sa souveraineté en usant de sagacité. Le passé remémoré offre, au fond, un éventail d'actions grandioses ou de conduites diverses à méditer. Ceci ne signifie pas que l'historien veuille d'emblée travestir les faits, mais l'exactitude historique, assimilée à une visée érudite, n'offre aucun intérêt prioritaire, elle irait même à l'encontre de la bienséance qui convient à un prince : « On ne peut supporter qu'un Prince fasse le docteur : et comme il serait honteux que ceux qui savent l'histoire, s'aperçussent qu'il ne la sçût pas, on trouverait ridicule qu'il fit vanité de la sçavoir »<sup>14</sup>. Pour

12. « On avoue qu'il narre avec beaucoup de netteté et de justesse et qu'il arrange assez bien les faits ; mais il est sans force et sans élégance » (Louis-Mayeul Chaudon, *Nouveau dictionnaire historique-portatif ou Histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom*, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1769, t. I, p. 693).

13. Gabriel Daniel, *Histoire de la milice française*, éd. citée, préface non paginée.

14. Cordemoy, *Observations sur l'histoire d'Hérodote*, dans *Divers traités de métaphysique d'histoire et de politique*, Paris, Veuve de J.-B. Coignard, 1691, p. 71.

les ouvrages historiques sans lien avec l'éducation des princes, la question n'est pas réglée aussi vite, mais, de manière générale, le souci de vérité historique et la bien-séance littéraire ne font pas bon ménage et les préfaciers font assaut d'arguments sophistiqués pour tenter de concilier les deux exigences.

La situation se modifie encore dans les années 1680-1730, lorsque le rationalisme critique passe au crible les fondements mêmes des champs du savoir pour entrer dans une période de scepticisme généralisé et de refonte des disciplines. Bayle remet en cause le mode de transmission des connaissances dont hérite l'historien. Il récuse les jugements fondés sur la tradition orale, parce que celle-ci altère les faits qu'elle propage, en multipliant les relais et les canaux indirects. Mais sa critique est aussi radicale lorsqu'il traite de l'histoire. L'historien sincère et animé des plus grands scrupules théoriques serait également condamné à l'erreur, puisqu'il est lui-même situé dans l'histoire, et comme tel, soumis à des présupposés idéologiques qui influencent son jugement<sup>15</sup>. Impossible pour lui d'accéder à une vérité nue, comparable à celle que le philosophe ou le mathématicien est en mesure d'atteindre. Fontenelle, pour sa part, dans le fragment intitulé *Sur l'histoire*<sup>16</sup>, remet en cause la véracité des historiens de l'Antiquité, ceux du siècle d'Auguste, mais aussi ceux de sa propre époque :

Dans les temps où on a eu le plus d'esprit, comme dans le siècle d'Auguste et dans celui-ci, on a aimé raisonner sur les actions des hommes, à en pénétrer les motifs et à connaître les caractères. Les historiens se sont conformés à ce goût-là. Ils se sont bien gardés d'écrire les faits nuement et sèchement ; ils les ont accompagnés de motifs, et y ont mêlé les portraits de leurs personnages. Croyons-nous que ces portraits soient exactement vrais ? Y avons-nous la même foi qu'aux faits ? Non, nous savons bien que les historiens les ont devinés comme ils ont pu, et qu'il est presque impossible qu'ils aient deviné juste. Cependant nous ne trouvons pas mauvais que les historiens aient donné cet embellissement à leurs histoires, malgré ce mélange de faux que nous y connaissons, nous ne les traitons pas de fables.<sup>17</sup>

Le surgissement de la réflexion historiographique multiplie les doutes sur la possibilité d'atteindre la vérité historique, assimilée à la récollection de faits prétendument authentiques. Dans la conception malebranchienne, l'imagination toute puissante intervient nécessairement pour travestir la réalité, puisqu'elle se soumet aux exigences rhétoriques d'un récit visant, par définition, à séduire le lecteur. Les gens « un peu éclairés », dit Fontenelle, ne sont pas dupes. Ils savent bien que ces

15. G. Benrekassa a jadis étudié ce mythe insoutenable d'un discours sans énonciateur qui, tel Melchisédech, devrait être « sans père, sans mère, et sans généalogie » (G. Benrekassa, *Le concentrique et l'excentrique. Marges des Lumières*, Paris, Payot, « Les enfants de Melsichédech », 1980, p. 346-370).

16. Fontenelle, « Sur l'histoire », *Œuvres complètes*, t. IX, Paris, Brunet, 1758. Le texte a sans doute été rédigé vers 1688-1690. Voir l'article suggestif de Carlo Boghero, « La certitude et l'histoire », *Revue Fontenelle*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, n° 3, p. 165-193. Les notes fournissent de nombreuses indications bibliographiques.

17. Fontenelle « Sur l'histoire », *ibid.*, p. 2. La position de Fontenelle en matière de philosophie de l'histoire et d'histoire des sciences a été réexaminée dans l'ouvrage récent de Simone Mazauric, *Fontenelle et l'invention des sciences à l'aube des Lumières*, Paris, Fayard, 2007.

anciennes histoires qui les charment tant et qui constituent un incontestable patrioïme « ne sont pas nécessairement vraies pour avoir été publiées »<sup>18</sup>. Contrairement à Huet qui, dans *De l'origine des romans*, attribuait aux Orientaux une propension particulière au merveilleux et à la fabulation, l'auteur de *l'Histoire des oracles* érige cette tendance en loi générale, constitutive de tous les anciens peuples du monde, mais pouvant aussi, en un sens, contaminer l'esprit des modernes s'ils renoncent à la vigilance philosophique. Pour éviter la tyrannie de l'imagination productrice d'erreur et incapable d'accéder à la véracité des faits, demeure, en histoire, une seule attitude possible : tenter de reconstituer une réalité hypothétique mais vraisemblable, en usant exclusivement de sa raison critique. Ce faisant, Fontenelle rejette à la fois l'histoire fabuleuse des anciens, et l'érudition des modernes qui s'en tiennent à une accumulation de détails sans liaison effective ni hiérarchie<sup>19</sup>.

Ce pyrrhonisme historique<sup>20</sup>, qui se poursuit durant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, témoigne d'une mutation culturelle et coïncide avec un changement sensible dans la manière d'envisager la relation avec le temps long de l'histoire. Bayle renouvelle la théorie de la connaissance en invitant l'historien à borner ses ambitions au domaine du probable et du vraisemblable. Puisque la vérité absolue est impossible à atteindre, il explorera le domaine plus limité des « opinions » que partagent les hommes d'une époque. Au lieu d'être en quête d'événements incontestables susceptibles de nourrir une histoire certaine, il se contentera des données relatives et changeantes que sont les mœurs et les habitudes des peuples. Fontenelle, à sa manière, ne dit pas autre chose. Les histoires traditionnelles mettant en scène des personnages mi-réels, mi-légendaires comme Alexandre ou Charlemagne, ne parviennent pas à saisir le caractère spécifique des nations qu'elles évoquent, ni les opinions vraisemblables des peuples qui leur correspondent. Or ce sont celles-ci qui intéressent le lecteur, ce sont ces « détails » reconstitués par un historien perspicace, qui sont susceptibles de piquer la curiosité de tous<sup>21</sup>. La mise en cause de l'histoire ancienne a donc pour fonction seconde de déplacer l'objet historique vers les coutumes et les goûts, souvent changeants et fantasques, ne serait-ce, dans la perspective d'une histoire philosophique, que pour prendre toute la mesure des erreurs et des égarements de l'esprit humain. Dans ce sillage, un Legendre de Saint-

18. *Op. cit.*, p. 2.

19. Fontenelle s'écrit ironiquement : « Entasser dans sa tête faits sur faits, retenir bien exactement des dates, se remplir l'esprit de guerres, de traités de paix, de mariages, de généalogies, voilà ce qui s'appelle savoir l'histoire » (*ibid.*, p. 4).

20. Voir Carlo Borghero, *La Certezza e la Storia. Cartesianesimo, Pirronismo e Conoscenza storica*, Milan, 1983.

21. « Je vois d'une vue générale les nations répandues sur la surface de la terre, se la disputant incessamment, et se poussant et se repoussant les uns les autres comme des flots, et il me semble que ma curiosité n'en demande pas beaucoup davantage pour être satisfait. Mais je serais bien aise de voir au lieu de ce mouvement qui se fait sur la surface de la terre, celui qui se fait continuellement dans les esprits des peuples, ces goûts qui se succèdent insensiblement les uns les autres, cette espèce de guerre qu'ils font en se chassant et en se détruisant, cette révolution éternelle des opinions et des coutumes, et je sens que les détails de tout cela plairaient à ma curiosité, surtout si on me montrait comment ces goûts, ces opinions, ces coutumes se produisent ou s'abolissent les uns les autres » (Fontenelle, *op. cit.*, p. 6).

Aubin écrit un *Traité de l'opinion* en manifestant le même scepticisme<sup>22</sup>. Son souci de classer, d'ordonner et de vulgariser les découvertes appartenant à tous les domaines du savoir est une conséquence de cette situation critique. L'impossibilité d'accéder à une vérité définitive modifie l'ambition et le champ de l'historien : celui-ci sera en quête de vérités fragmentaires et partielles, susceptibles d'être remises en cause par des découvertes ultérieures. Elle modifie également la façon de lire l'histoire, en orientant dans un sens différent les leçons qu'on peut en tirer. Bayle s'intéresse aux historiens et même, curieusement, à des écrivains que, en vertu de nos catégories, nous classons parmi les romanciers historiques, mais le théoricien affirme la nécessité d'une conversion du regard. C'est d'un autre œil qu'il faut lire les récits mettant le passé en scène : « Je ne lis presque jamais les historiens dans la vue de m'instruire des choses qui se sont passées, mais seulement pour savoir ce que l'on dit dans chaque nation et dans chaque parti sur les choses qui se sont passées »<sup>23</sup>. Dans un traité qu'il intitule « De l'usage de l'histoire », Saint-Réal modifie également le champ de l'historien. Tout en respectant le lieu commun des vertus morales du discours historique, il limite également sa portée à l'étude des passions humaines, en lui assignant une fonction semblable à celle qu'on peut attribuer au roman : « Savoir l'histoire, c'est connoître les hommes, qui en fournissent la matière, c'est juger de ces hommes sainement ; étudier l'histoire, c'est étudier les motifs et les passions des hommes, pour en connoître les ressorts, les tours et les détours, enfin toutes les illusions qu'elles savent faire aux esprits, et les surprises qu'elles font aux cœurs »<sup>24</sup>. On notera le changement de point de vue ; l'historien se fait moraliste en éclairant les hommes de l'intérieur et en montrant les motifs cachés des conduites humaines.

Une telle conversion du regard, orientée désormais vers le point de vue de celui qui rapporte les faits, oblige à poser la question des mémoires historiques. Cette fois, le narrateur ne s'appuie plus sur des sources suspectes ou des rumeurs invérifiables, il rend compte des faits qu'il a directement observés et peut même devenir un témoin privilégié des événements rapportés. Mais les mémorialistes sont alors accusés de dépeindre, comme le font les historiens eux-mêmes, la version publique des événements et de s'adresser avant tout aux princes et aux quelques hommes susceptibles de manier les affaires publiques. Le lecteur ordinaire, diront bientôt les

22. « Xénophon soutenait que la vérité n'est connue que de Dieu, que tout le reste n'est qu'opinion » (Legendre de Saint-Aubin, *Traité de l'opinion*, 1733, t. 1, p. 8).

23. Bayle, *Critique générale de l'histoire du Calvinisme de M. de Mainbourg*, *Œuvres diverses*, La Haye, 1737, cité par E. Labrousse, *Pierre Bayle : Hétérodoxie et Rigorisme*, La Haye, 1964, p. 18. C'est peut-être parce qu'en dépit de leur peu de valeur historique les nouvelles de Saint-Réal donnent accès aux opinions des hommes que Bayle apprécie par exemple *Césarion*. Dans les *Nouvelles de la République des Lettres* d'octobre 1684, il s'écrit : « On trouve dans ces entretiens le caractère de son esprit qui est de faire de solides réflexions sur la conduite des hommes et sur les motifs qui les font agir. On ne sauroit croire l'utilité que l'on peut tirer de la lecture de cette sorte d'ouvrages » (cité par G. Dulong, *op. cit.*, p. 268).

24. Saint-Réal, « De l'usage de l'histoire », cité par G. Dulong, *op. cit.*, p. 105. La préface de *Dom Carlos*, la nouvelle la plus célèbre de Saint-Réal, illustre parfaitement ce programme : ouverture sur les noirs desseins d'un souverain, en l'occurrence le roi d'Espagne, aveuglé par la jalousie que lui inspire l'amour d'un fils amoureux de sa belle-mère, Élisabeth de France. Bien que le récit soit dénué de valeur historique, l'auteur cite un éventail impressionnant de sources historiques : « Mr de Thou, Aubigné, Brantôme, Cabrera, Campani, Adriani, Natalis, Comes, Mathieu, Mayenne, Mézeray... » (*op. cit.*, p. 118).

théoriciens du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'y trouve pas son compte. Il ne parvient pas à adhérer au procès de légitimation d'un récit qui l'exclut délibérément. À mesure que l'on avance dans le XVIII<sup>e</sup> siècle, cette critique se fera plus virulente et plus ciblée. Le lecteur attend d'un mémorialiste qu'il lui ouvre une voie d'accès privilégiée aux personnages historiques et qu'il abandonne, en même temps, le ton grave du chroniqueur rappelant, à chaque instant, le caractère sacré de sa mission. De toute façon, dira Lenglet Dufresnoy, en forçant la critique, on ne peut pas faire confiance aux acteurs de l'histoire, car ils préfèrent exalter l'héroïsme de leurs actions et n'évoquent jamais les faits susceptibles de ternir la gloire de la nation à laquelle ils appartiennent<sup>25</sup>. Accusés, comme les historiens, de succomber à une ordonnance factice et à une ornementation mensongère, plusieurs mémorialistes de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, vont adopter une forme souple et désordonnée, susceptible de satisfaire les nouvelles exigences des lecteurs. Moins construit et moins encombré de variations rhétoriques, le récit semble alors plus vraisemblable, comme si le mémorialiste avait à cœur d'entretenir un lien de complicité avec un simple lecteur, avide d'épouser un point de vue exprimé dans la chaleur du moment de l'écriture, le manque apparent d'apprêts étant alors ressenti comme un signe de véracité du récit<sup>26</sup>. La restriction du champ observé à l'expérience personnelle de l'observateur ajoute encore à cet effet, en confondant limitation du point de vue, familiarité du discours et vraisemblance. En retour, certains historiens font valoir des arguments esthétiques pour limiter la faveur dont jouissent les mémoires dans les trente dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle. Le Moyne les désigne comme « des matériaux précieux et demi-taillés » mais, ajoute-t-il, « des matériaux couchés à terre quoique riches ne font pas un édifice »<sup>27</sup>. Il s'agit ici de conférer du lustre à une fonction en passe d'être décriée par des lecteurs frivoles, ayant oublié les canons des belles-lettres. Fondant sa réputation sur la maîtrise d'un discours organisé avec art, l'historien affirme hautement sa supériorité sur le mémorialiste maladroit. L'impasse semble donc totale et la vérité historique, dans les deux cas, inaccessible.

Pourtant, la crise de l'histoire et, plus fondamentalement, la possibilité de connaître le passé avec certitude, ouvrent une brèche que les théoriciens du roman de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle vont exploiter à l'envi. Les dons de perspicacité et d'évocation ne sont-ils pas plutôt l'apanage du romancier que celui de l'historien ? Lorsque la vérité historique, au sens strict du terme, s'obscurcit dans la fièvre des débats philosophiques, lorsque la possibilité même d'accéder à une vision durable et surplombante du passé passe pour un vœu pieux, les romanciers peuvent alors revendiquer une supériorité de fait sur les historiens, dont la fonction se limite à repérer la succession des règnes ou, dans une optique érudite, à rapporter des faits bruts dans un

25. « Vous imaginez-vous que le prince Eugène laisse entrevoir un jour dans son histoire, que quand il eut formé le siège de Lille il était sûr ; mais de ces sortes de certitudes, qui ne laissent rien à douter, qu'on était résolu de laisser prendre cette importante place... Tous ces faits se disent à l'oreille dans le temps, et personne n'ose les écrire, les uns pour ne pas diminuer leur gloire, les autres par un faux respect de la nation » (Lenglet Dufresnoy, *De l'usage des romans*, Amsterdam, 1734, p. 65-66).

26. Sorbière, *Relation d'un voyage en Angleterre*, Cologne, 1664.

27. Père Le Moyne, *De l'histoire*, 1670, cité par R. Démoris, *Le roman à la première personne, 1600-1728*, Paris, Armand Colin, 1975, p. 85.

récit sans art. Charles Sorel représente un jalon important de ce raisonnement paradoxal que les défenseurs du roman, comme Lenglet Dufresnoy, reprendront dans la première partie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Après avoir défini l'histoire comme « le récit véritable des actions des hommes, ou particulières, ou publiques, et du changement des royaumes, des provinces et des villes »<sup>28</sup>, il rappelle qu'il est permis de suspecter la véracité d'une telle démarche. Jetant le doute, comme de nombreux écrivains, sur la crédibilité qu'il convient d'attribuer aux témoins des faits, il leur reproche leur partialité et affirme que seul un témoin doué d'un pouvoir d'ubiquité pourrait emporter, s'il existait, l'assentiment de tous. Il concède cependant aux tenants de l'histoire des règnes comme Mézeray la possibilité de grappiller « quelque vérité », mais c'est pour ajouter aussitôt qu'ils atteignent seulement « la surface des choses », et qu'ils mettent exclusivement en scène « des événemens publics dont personne ne peut douter »<sup>29</sup>. C'est alors que de nouveaux « historiens » vont s'écarter de l'histoire officielle, celle que connaît tout lecteur cultivé, celle qui flatte l'opinion moyenne, celle qui ne risque pas de heurter la susceptibilité des grands de ce monde et de leurs descendants. Mesurons bien la signification de cette évolution. Une telle visée entretient pleinement la confusion existante entre histoire et fiction. En se faisant le spécialiste de la vie privée des acteurs de l'histoire, le narrateur s'adresse en priorité à l'imaginaire du lecteur. C'est ainsi que vont naître, entre 1680 et 1710 environ, une série d'ouvrages dont le titre comporte la mention « Histoire secrète » ou « Anecdote secrète ». Tous se présentent comme une voie d'accès aux coulisses de l'histoire. Les luttes de faction, les complots trouveraient leur origine dans une intrigue galante que les historiens n'auraient pas mentionnée par souci des convenances ou pour se plier aux lois du genre adopté<sup>30</sup>. Les œuvres de Mlle Caumont de la Force ou d'Eustache Le Noble remplissent exactement ce dessein<sup>31</sup>. Fontenelle accusait l'histoire, rappelons-le, d'être incapable de remonter aux causes des événements relatés. Or le pyrrhonisme historique ne peut satisfaire le public mondain, alors même que l'histoire s'emballe et que l'idée de révolution en matière religieuse ou politique inquiète au plus haut point les esprits<sup>32</sup>. L'histoire secrète fournit au lecteur avide et curieux la

28. Charles Sorel, « Des Histoires », dans *De la Connoissance des bons livres ou Examen de plusieurs auteurs*, Paris, André Prallard, 1671, p. 71.

29. *Ibid.*, p. 73.

30. Il s'agit peut-être, comme le souligne Jean Marie Goulemot, d'un moyen d'interroger l'histoire sans avoir recours à un type de causalité qui risque d'être plus compromettant. Il est, en effet, remarquable que ce type de récit connaisse un essor soudain après la révolution d'Angleterre qui préoccupe assurément les lecteurs des années 1700. « Sous le couvert d'une fable distancée dans l'espace et dans le temps, se lit la lecture inquiète de l'histoire contemporaine » (Jean Marie Goulemot, *Discours, histoire et révolutions*, Paris, UGE, coll. « 10/18 », p. 158-159).

31. Eustache Le Noble, « Amusements de la Campagne ou Récréations historiques avec quelques anecdotes secrettes et galantes, contentant les histoires de Zulima et de Milord Courtenai », Paris, 1742 ; Charlotte Rose de Caumont de la Force, *Histoire secrète de Bourgogne*, 1694 ; *Histoire secrète de Henri IV roi de Castille*, 1695 ; *Anecdote galante ou histoire secrète de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar et sœur de Henry le Grand*, Nancy, 1703. Sur Eustache Le Noble, voir Philippe Hourcade, *Entre Pic et Rétif, Eustache Le Noble (1643-1711)*, Paris, Aux amateurs de livres, Diffusion Klincksieck, 1990.

32. Nous pensons, bien sûr, aux révolutions d'Angleterre et à l'ensemble des tensions politico-religieuses suscitées par la Révocation.

cause qui satisfait son imaginaire et apaise du même coup son inquiétude. Antoine Varillas n'avait pas vocation de s'inscrire dans le sillage des romanciers précédents. Ancien historiographe de Gaston d'Orléans, ami personnel de Pierre Dupuy, employé à la Bibliothèque royale, il dispose de tous les atouts pour mener une carrière d'érudit et entreprend, de fait, plusieurs ouvrages historiques monumentaux. Néanmoins, il sacrifie aussi à la mode des histoires secrètes et passera alors, aux yeux de nombreux écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle, à la fois pour un historien peu crédible et pour un romancier<sup>33</sup>. Dans la longue préface aux *Anecdotes de Florence ou l'histoire secrète de la Maison de Médicis*, qui prend l'aspect d'un manifeste, il confère à l'anecdote ses lettres de noblesse. Il affirme appliquer ici avec le plus grand scrupule les règles qu'Aristote et autres maîtres de l'art prescrivent pour l'histoire publique<sup>34</sup>. De plus, loin d'être un genre débridé, l'histoire impose la brièveté du récit, une écriture sobre, dense et parfaitement maîtrisée. Enfin, Varillas prétend parvenir à une vérité que seule l'anecdote historique est capable d'atteindre, parce qu'elle éclaire d'un jour cru plusieurs circonstances négligées par l'histoire officielle. L'ingratitude du pouvoir politique à l'égard de Bélisaire, ce général romain qui avait délivré l'Italie de la domination des Goths, trouve son explication dans une intrigue d'amour<sup>35</sup>. L'historien Procope, sa source principale, serait beaucoup plus éclairant dans ses *Anecdota* que dans son histoire officielle :

La raison d'une si différente conduite dans un même auteur vient, si je ne me trompe, de ce que l'historien considère presque toujours les hommes en public ; au lieu que l'écrivain d'anecdotes ne les examine qu'en particulier. L'un croit s'acquitter de son devoir, lorsqu'il les dépeint tels qu'ils étaient à l'armée, ou dans le tumulte des villes ; et l'autre essaie en toute manière de se faire ouvrir la porte de leur cabinet. L'un les voit en cérémonie, et l'autre en conversation ; l'un s'attache principalement à leurs actions, et l'autre veut être témoin de leur vie intérieure, et assister aux plus particulières heures de leur loisir. En un mot l'un n'a que le commandement et l'autorité pour objet, et l'autre fait son capital de ce qui se passe en secret et dans la solitude.<sup>36</sup>

Pour appâter le lecteur Mlle Caumont de La Force prétend « nous livrer des faits d'une extrême importance dont les historiens ne nous donnent qu'une très légère

33. Parmi de nombreux commentaires, notons celui de Palissot : « Historien peu estimé, parce qu'il s'est donné dans l'histoire les mêmes libertés qu'on pourroit se donner dans un roman ». Il ajoute toutefois : « Ses narrations, cependant, sont très agréables et il avoit l'art de distribuer ses matières avec beaucoup d'intelligence » (Palissot, *Œuvres*, Liège, Clément Plomteux, 1777, t. 4, p. 391).

34. « L'on ne saurait se dispenser d'aucune des règles qu'Aristote, Cicéron, Plutarque, et les autres Maîtres de l'art ont si judicieusement prescrites pour l'histoire publique » (Varillas, *Les Anecdotes de Florence ou l'histoire secrète de la Maison de Médicis*, La Haye, Adrian Moetjens, 1689 [1685], préface non paginée).

35. La dégradation des relations entre Bélisaire et l'empereur Justinien trouverait son origine dans l'attitude de l'épouse : « L'impératrice Théodore femme de Justinien qui voulant faire acheter à Bélisaire la continuation de son emploi, le fit revenir à Constantinople, où elle lui proposa d'obtenir son rétablissement, à condition que sa fille, qui devait être unique héritière des richesses immenses qu'il possédait, épousant le neveu de l'impératrice qui n'avait, ni bien, ni vertu, ni naissance, Bélisaire sacrifiait sa fille à son ambition, et recouvrit le généralat à ce prix » (*Les Anecdotes de Florence*, préface non paginée).

36. *Ibid.*

idée »<sup>37</sup>. Dès lors les auteurs d'histoires secrètes privilégient les périodes sombres et tourmentées, durant lesquelles le pouvoir politique est en proie aux luttes des factions : les complots qui ravagent les républiques italiennes du XV<sup>e</sup> siècle, les guerres de Religion qui déchirent en France les règnes de Charles IX, Henri III, les Ligueurs qui menacent celui d'Henri IV, les coups de force visant la destitution des souverains orientaux. Voici comment Eustache Le Noble présente l'abdication de Mahomet IV : « La première histoire que nous présentons est celle d'Abra-Mulé, ou l'histoire de la déposition de Mahomet IV, empereur des Turcs. Il ne faut pas s'imaginer que ce soit une aventure de roman faite à plaisir, c'est la vérité constante de l'intrigue secrète du sérail qui fit entreprendre à Soliman de se mettre à la place de son frère pour satisfaire une passion amoureuse qui le rendait son rival »<sup>38</sup>.

Résumons-nous : les histoires secrètes résolvent à leur manière la crise de l'histoire. À ceux qui estiment impossible l'étude des causalités, elles montrent qu'on peut dénouer l'écheveau complexe des intrigues pour parvenir à une cause unique et isolée que l'historien romancier est seul capable d'auréoler de la lumière de l'évidence. Ce faisant, il témoigne le plus souvent de l'action d'une femme passionnée et déterminée, jouissant d'un pouvoir de l'ombre, lui permettant d'agir à sa guise, en toute impunité. Cette représentation, en grande partie fantasmatique, est d'une importance capitale pour l'histoire du roman. On aura reconnu, à travers ce modèle, les Mme de La Pommeraye ou autres marquises de Merteuil qui domineront de leur puissante silhouette les plus grands romans du XVIII<sup>e</sup> siècle. Quant à l'idée de secret, elle est doublement déterminante : non seulement elle constitue le fondement du récit, mais elle donne aussi au lecteur l'impression diffuse d'accéder par ce biais à la vérité de l'histoire. L'historien prétend avoir pu forcer les cabinets, accéder aux correspondances privées, et devenir le témoin des conversations. Dans les préfaces, les romanciers épistolaires s'attribueront le mérite d'avoir su percer le secret des alcôves et celui des cœurs. Les drames familiaux, à l'origine des grands événements historiques ou des intrigues privées, constitueront le lot commun des fictions romanesques, tandis que le lecteur, pénétrant dans l'intimité des personnages, aura le sentiment gratifiant de saisir leur tourment de l'intérieur.

La crise de l'histoire et les problèmes posés par sa mise en scène narrative auront eu au moins le mérite de faire prendre conscience aux romanciers de leur art. À cet égard, la mise en place et la théorisation de la nouvelle historique prennent un relief particulier : la brièveté du récit impose au romancier des contraintes nouvelles, qui canalisent sa verve et l'obligent à un traitement plus ordonné, sinon plus exact, de la réalité historique. Segrais s'illustre dans ce genre nouveau que sont les *Nouvelles françaises ou divertissemens de la princesse Aurélie* (1655-1657). Chacun sait que Mme de La Fayette saura exploiter avec beaucoup d'art cette nouvelle inscription de l'histoire dans *La Princesse de Clèves* (1678). La partie historique représente désormais la toile de fond de la fiction. Elle n'occupe jamais le devant de la scène et ne constitue pas l'objet essentiel de l'intérêt romanesque. Dans le sillage de ce que préconise Huet

37. Charlotte Rose Caumont de La Force, *Anecdotes galantes ou histoire secrète de Catherine de Bourbon, Duchesse de Bar et sœur de Henry le Grand*, Nancy, 1703, p. 2.

38. Eustache Le Noble, *Amusements de la Campagne ou Récréations historiques avec quelques anecdotes secrètes et galantes, contenant les histoires de Zulima et de Milord Courtenai*, préface, éd. citée, p. 5.

dans son *Traité sur l'origine du roman* (1670), plusieurs grands personnages et plusieurs événements connus de tous sont dépeints conformément à leur réalité historique, mais cette représentation relève d'un art nouveau, plus conscient de ses moyens propres<sup>39</sup>.

Chaque mise au point théorique des historiens sur l'objet et la finalité de leur démarche est immédiatement accompagnée d'une nouvelle réflexion des romanciers sur leur art, annexant parfois le point de vue de leurs rivaux pour démontrer qu'ils leur sont supérieurs. Cette concurrence repose sur une polémique impliquant les notions essentielles d'authenticité, de vraisemblance et de vérité. La première, nous l'avons vu, est l'objet de toutes les interrogations et de toutes les suspicions, à un moment où la possibilité même de connaître le passé est remise en cause. On pourrait penser que la mention « histoire véritable », qui désigne dans les années 1670-1720 plusieurs récits en prose, est destinée à signaler au lecteur que les faits rapportés se sont réellement produits. Certains écrits pourvus de ce titre témoignent, en effet, de la volonté d'accéder à la réalité contemporaine. L'intitulé désigne alors l'approche timide de ce qu'on appellera plus tard un « fait divers »<sup>40</sup>. L'auteur rapporte des incidents contemporains souvent dramatiques qu'il entend faire passer pour authentiques. Néanmoins on constate, le plus souvent, que cet effet d'annonce brouille les pistes et qu'il finit même par signaler ironiquement au lecteur qu'il s'agit, à l'inverse, d'une histoire inventée, voire d'un récit fantasque ou extravagant<sup>41</sup>. Quant à la vraisemblance, elle représente également une notion ambiguë. Tantôt les théoriciens lui confèrent son acception traditionnelle : une vérité épurée et universelle, étrangère à la dure réalité des faits, tantôt, sous l'effet du pyrrhonisme historique, le mot « vraisemblable » devient synonyme de « probable » et d'« hypothétique », ce qui confère au fait une réalité historique. Ces ambiguïtés finissent par favoriser les défenseurs du roman. Alors que l'historien nous transmet une histoire publique, officielle, dans une mise en scène éloquente ou abrupte s'il vise l'érudition, le romancier saura représenter une histoire privée, hétérodoxe, divertissante et familière. Alors que l'historien se refuse souvent à entrer dans les détails des faits, pour ne retenir que le sens profond des événements, le romancier s'attachera aux « circonstances », aux incidents apparemment mineurs, mais qu'il donnera pour essentiels. Si l'historien prétend se plier à l'opinion que partage une élite lettrée, le romancier évoquera mieux que lui les dessous cachés de l'histoire et saura révéler à un

39. Voir Camille Esmein, *Poétiques du roman : Scudéry, Huet, Du Plaisir et autres textes théoriques et critiques du XVII<sup>e</sup> siècle sur le genre romanesque*, Paris, Champion, 2004.

40. Voir à ce propos Maurice Lever, *Canards sanglants. Naissance du fait divers*, Paris, Fayard, 1993.

41. Dans *La fiction narrative en prose au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1976, Maurice Lever mentionne huit fois l'intitulé « histoire véritable » ; Françoise Weil six fois entre 1701 et 1728 (*L'interdiction du roman et la librairie 1728-1730*, Paris, Aux amateurs de livres, 1986). On ajoutera à cette liste : Rustaing de Saint-Jory, *Histoires galantes, nouvelles et véritables* (1720) et *Rethima ou la Belle géorgienne, histoire véritable* (1735-1736). Voir J. Rustin, « L'histoire véritable dans la littérature romanesque du XVIII<sup>e</sup> siècle français », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, mars 1966, p. 89-102. En fait, depuis l'*Histoire véritable* de Lucien de Samosate, en passant par Béroalde de Verville et son *Histoire véritable ou le voyage des princes fortunés* (1710), jusqu'à l'*Histoire véritable* de Montesquieu, l'intitulé est souvent pris dans un sens nettement parodique, pour signifier un récit fantasque, dont l'intrigue se situe aux antipodes d'une réalité vraisemblable et prosaïque.

lecteur ordinaire un secret pittoresque. La présence d'un rapporteur ou d'un témoin, apparemment étrangers au monde des lettres, mimant une relation de confidentialité avec le lecteur, paraîtra finalement plus crédible que l'intervention d'un historien de profession, dépositaire d'une charge honorifique ou investi d'une mission hagiographique. L'aspect lacunaire du récit, l'accent mis sur les mini-incidents de la vie affective, ce qu'on peut appeler les « effets de loupe » propres, par exemple, au roman épistolaire dont on connaît la fortune au XVIII<sup>e</sup> siècle, donneront au lecteur le sentiment gratifiant de participer étroitement à la vie des personnages évoqués. Abandonnant les principes sacrés d'Aristote, Lenglet Dufresnoy dépasse le critère de vraisemblance pour esquisser une première théorie de la vérité romanesque : le romancier donne l'illusion du vrai parce que le pouvoir de suggestion dont il dispose est seul capable d'aller au-delà d'une reconstitution laborieuse des faits. Libéré du didactisme obligé des lourds traités érudits, abandonnant la référence à une réalité extérieure (la convention du manuscrit trouvé)<sup>42</sup>, s'interdisant une leçon univoque, il se libère aussi des fausses légitimations du récit historique. Le nouveau romancier pratiquera un art de l'effleurement, appelant une lecture déliée, désinvolte, rusée, sachant prendre son bien où bon lui semble, comprenant les détours d'une mise en scène toujours allusive. Quant au sentiment de lever un secret, il n'apparaît plus seulement comme une voie d'accès à ce que nous appelons « la petite histoire » ou la chronique scandaleuse des cours, il semble déjà satisfaire un désir fantasmatique qui constitue peut-être une part essentielle de l'expérience de la lecture : placer le lecteur dans la position d'un découvreur de secrets et faire de l'art romanesque un moyen d'exploration spécifique et supérieur des conduites, voire des tréfonds de l'âme humaine<sup>43</sup>. Les polémiques sur les relations entre l'histoire et le roman au XVII<sup>e</sup> siècle ne sont pas si stériles qu'elles en ont l'air, elles marquent, en tout cas, une étape essentielle des débats théoriques sur le roman.

Didier MASSEAU,  
Université François-Rabelais, Tours.

42. Voir Jan Herman, Fernand Hallyn, *Le topos du manuscrit trouvé. Hommages à Christian Angelet*, Louvain-Paris, Éd. Peeters, 1999.

43. Sur la question du secret, on peut encore consulter avec profit « Du secret », *Nouvelle revue de psychanalyse*, Paris, Gallimard, n° 14, automne 1976.